

## Chapitre 28

### *Opération Intoxication.*

Je profite d'un peu de répit pour me pencher sur la préparation de mon mariage. En fait, je n'ai pas grand-chose à faire. À part tâcher de trouver une bague digne de ce nom. Les orfèvres ne sont pas légion à Charleston. En épluchant les petites annonces du Charleston Daily News, je repère l'encart de réclame d'un bijoutier qui offre d'acheter ou vendre des bijoux d'occasion. Je préfère prendre contact avec un tel homme plutôt qu'avec un antiquaire qui n'a pas forcément l'œil pour choisir et évaluer la marchandise qu'il achète.

Je fais donc seller le cheval avec lequel je suis monté l'autre jour jusqu'au champ de bataille. Il me voit arriver avec une certaine inquiétude. Le pauvre a été terrorisé par les explosions du champ de bataille et le passage des projectiles loin au-dessus des cimes des arbres entourant la clairière où je l'avais mis à l'abri des vues et dans la mesure du possible, des coups. Mais j'ai eu l'occasion de le monter depuis mon retour et il s'apprivoise à nouveau.

Une fois arrivé dans King Street, je n'ai aucun mal à trouver cette maison isolée au milieu d'un petit jardin de ville qui porte enseigne d'un joaillier graveur. Je me présente à l'entrée principale et un domestique noir me demande qui il doit annoncer. Je lui demande à rencontrer le joaillier. Il a un sourire un peu hautain et m'indique l'allée qui contourne la maison pour conduire vers la cour arrière.

- Vous le trouverez en frappant à la porte qui ouvre sur le côté de la maison. Frappez fort, parce que s'il est dans son atelier de l'arrière-boutique il ne vous entendra pas.

Je remercie l'homme et redescends l'escalier du perron. Effectivement, sur la porte de bois plein, une plaque de cuivre remarquablement gravée bien que fort discrète : « W. J. Caughan, Hand engraver ». Au moment où je vais frapper, la porte s'ouvre sur un homme de mon âge.

- William Caughan, graveur.

- Vous avez inscrit « Joaillier » sur l'enseigne de la rue.

- C'est vrai, mais je suis aussi graveur à la main et c'est le travail que je préfère. »

Je lui explique le but de ma visite. Il a un large sourire et me fait entrer. Il referme la porte derrière nous et me fait asseoir sur un fauteuil confortable devant une table en bois ciré. D'un coffre-fort, il sort une boîte en bois vernis assez imposante. Il l'ouvre et en sort trois plateaux cloisonnés dont les alvéoles contiennent chacun une bague.

- Depuis que la situation générale s'aggrave, de plus en plus de gens viennent me vendre leurs bijoux pour s'expatrier. Les prix baissent parce que les bijoutiers n'ont plus de liquidités. C'est pourquoi je tiens tant à mon métier de graveur. Nombre de joailliers ont besoin de graveurs et je suis seul sur la place. Je dispose donc d'assez de liquidités pour acheter les bijoux d'occasion. J'ai ici quelques spécimens dignes de vous.

- Pourquoi, digne de moi ? En quoi suis-je un cas particulier ?

- Vous êtes le Baron de Berdeilhe, l'ami de Pierre Toppenot le pharmacien. Je le sais. »

Décidément, je ne pourrai jamais passer inaperçu. Comment Pinkerton peut-il continuer à m'utiliser comme informateur ? Il prend des risques.

Les bagues sont magnifiques mais après avoir examiné les trois plateaux, je reviens vers une bague qui m'a attiré l'œil dans le premier. Je demande à l'examiner en sortant ma loupe d'horloger de ma poche. Il s'agit d'un saphir jaune entouré de diamants sertis dans la masse d'or blanc de la bague. L'anneau comporte des brillants incrustés sur environ cinq millimètres en partant du chaton. Je fais une fois de plus la « poker face » et j'ai demandé quelques prix. Dont celui de la bague au saphir jaune.

- Ne tournez pas autour du pot, Monsieur le Baron. Je sais bien, parce que je l'ai noté dans votre œil, que c'est cette bague qui vous plaît. Mais avant de vous en indiquer le prix, précisez-moi avec quelle monnaie vous comptez le régler. Des dollars fédéraux, ou des dollars confédérés ?

- Et si je vous propose des francs or ? »

J'ai touché juste. Après quelques passes de négociation, j'obtiens un prix nettement inférieur à ce que j'aurais dû déboursier en France pour une bague de la même qualité. Non seulement les pierres sont de belle qualité, mais encore j'ai pu les examiner aisément parce que le bijou a été remarquablement nettoyé et révisé. Mais ce sacré jeune Caughan trouve le moyen de me faire payer l'écrin. Il se prépare à ranger dans son coffre la bague qu'il a retirée du plateau d'exposition.

- Ne la rangez pas, Monsieur, je l'emporte.

- Vous avez la somme sur vous ! » s'exclame-t-il, « vous aimez prendre des risques.

- Rassurez-vous, je fais attention. »

Je porte une sabretache dans laquelle je range quelques documents dont je ne veux pas me séparer. Non qu'ils soient les plus précieux, mais parce qu'ils me sont les plus utiles. Toutefois, j'y ai glissé avant de partir de la plantation une somme en napoléons qui correspondait au budget maximal que je souhaitais engager dans mon achat. J'ai largement plus que le montant du prix de la bague. Je compte le nombre de francs or convenu en sortant les pièces de la poche intérieure de ma sabretache.

- Et l'écrin ? » s'inquiète le gourmand artisan.

Avec un sourire, je lui tends une poignée de billets confédérés. J'aurais eu de la sympathie pour ce jeune homme s'il n'avait pas cette avidité d'argent qui me rappelle désagréablement ce travers généralisé dans la société yankee. Il a finalement un sourire et me rend les billets.

- Je vous demande pardon. Je vous offre l'écrin.

- Mais non, voyons. Tenez donc ces deux dollars fédéraux en argent.

- Mais non, Monsieur. Je me suis montré mercantile. J'ai eu tort. Faites-moi le plaisir d'accepter ce modeste présent, j'en serai honoré. »

Je le remercie. Avant de partir, je lui demande s'il grave l'acier.

- Cela dépend. S'il s'agit d'acier trempé comme celui des lames de couteaux, c'est limite. Il faut que j'évalue la dureté. S'il s'agit d'armes à feu dont la trempe est légère, je puis graver mais plus le travail est fin, plus il revient cher.

- Un barillet de revolver ?

- En principe, oui. Et ensuite, si l'arme est bronzée, je fais refaire le bronzage par un ami armurier. De quel type d'arme s'agit-il ? »

C'est le barillet de mon LeMat que je voudrais faire graver légèrement. À l'annonce, timide de ma part, du modèle de mon arme je vois le visage du jeune homme s'éclaircir.

- C'est l'arme qui a le barillet le plus aisé à graver. Il est de fort diamètre et surtout, s'il est manufacturé en Europe, l'acier dans lequel il est usiné est très régulier et sans pailles. »

Il écoute ma demande et tandis que je m'explique, il sort une série de modèles de gravures dessinées sur du parchemin fort. Je choisis un motif simple fait d'entrelacs de feuilles d'acanthé et de volutes. Le haut du cylindre, si on pose le barillet sur une table les cheminées vers le bas, est bordé par une frise de motifs géographiques. La gravure est nette mais suffisamment peu profonde pour ne pas affaiblir le barillet. Le prix de ce travail reste tout à fait dans mes moyens et nous faisons affaire. Le graveur mesure les côtes du barillet de mon arme et les compare avec celles qu'il a notées dans un carnet. Il vérifie plusieurs fois certaines d'entre elles, et me dit avec un sourire : « Si vous êtes pressé je puis échanger votre barillet lisse contre un barillet gravé que j'ai rangé dans le coffre de mes armes.

- Il faut essayer si le montage se fait bien. D'autre part, mon arme vient de France et le barillet porte un numéro à trois chiffres qui sont les trois derniers du numéro complet de l'arme. Je souhaiterais donc le garder. Donc si le montage se fait bien, je vous emprunterai votre barillet le temps de le graver, mais je préfère garder le mien.

- Si vous êtes prêt à payer de prix de mon barillet, je vous le vends. Moi je n'en ai pas besoin puisque je n'ai pas de revolver LeMat. »

J'accepte sa proposition quand il m'indique que cette pièce vient d'Angleterre. Comme ma propre arme que MM. Gastinne & Rénette ont importée de Londres. Et effectivement, l'arme fonctionne parfaitement avec le barillet gravé. Mes balles entrent parfaitement avec le frottement

suffisant fort pour assurer l'étanchéité et suffisamment doux pour ne pas devoir trop forcer sur le bourroir pour enfoncer le projectile. J'ai monté dessus un jeu de cheminées de rechange que j'emporte toujours dans ma sabretache. Je puis donc tirer un barillet complet à titre d'essai au stand de tir intérieur installé dans la cave de la maison. Le joaillier y a accès de par son bail pour contrôler, à leur arrivée à son atelier, le fonctionnement des armes qu'il reçoit à graver. C'est donc sans regret que je paie ce barillet ciselé.

- Monsieur de Berdeilhe, si vous le souhaitez, je puis graver un numéro sur ce barillet, analogue au marquage que porte votre barillet lisse, avec les chiffres que vous souhaitez. Je vous offre cette gravure. »

J'accepte cette proposition et reste un peu plus longtemps dans l'atelier. Le graveur m'invite même à le voir opérer tandis que je sirote une tasse du délicieux thé de Caroline du Sud préparé non en infusion mais en décoction au samovar. Le graveur l'a même parfumé à la sauge.

Lorsque je reviens à la plantation, personne ne remarque le changement apporté à mon arme parce qu'elle est rangée dans son grand étui militaire français. Je me rends dans ma chambre et range le barillet lisse et la bague dans son écrin à l'abri du coffre métallique où je range mes documents précieux et mes appareils topographiques personnels. Tertullien avec qui je partage les nouvelles de la journée, comme pratiquement tous les jours lorsque je suis présent, admire fort la bague et regarde le nouveau barillet avec un peu d'amusement.

- Te voilà donc avec deux barillets. Dommage que le changement de barillet soit plus lent sur cette arme que sur un Remington de même calibre. Tu pourrais disposer d'une puissance de feu phénoménale pour t'occuper du sort des blessés de guerre.

- Cette gravure donne à mon arme un air plus... civil.

- Ouai, comme cela on te prendra sans doute pour un médecin... Mais pendant que tu jouais les jolis cœurs, je t'ai pris rendez-vous avec le frère d'Ann Miller. Il est prêt à te fabriquer des objets en cuir ou en peau et je t'assure que son cuir est des mieux tannés. Tu sais que l'on commence à trouver des armes à cartouches métalliques d'une certaine puissance. Notre ami indien est persuadé que les prochaines productions de revolvers tireront des munitions encartouchées. Certainement dans les calibres d'armes puissantes, en 44, en 41 ou en 36. Il a donc mis au point un nouveau type de ceinturon d'arme qui maintient le revolver sur la cuisse à hauteur de la main. Cela permet de tirer rapidement son arme en cas de besoin tout en ayant l'air « doux et bénin » le reste du temps. Il taille et coud ces ceintures d'arme dans un cuir très épais. Il cire l'intérieur du fourreau rigide de l'arme qui glisse ainsi sans effort. Il m'a montré une de ses productions qui m'a émerveillé. Le ceinturon porte des logements pour des cartouches mais comme il l'a réalisé pour y loger des cartouches à broche de calibre 38 environ, je ne pourrais pas y glisser celle de onze millimètres de mon Lefauchaux.

- Je suis sûr que si tu le lui demandais, il arrangerait la chose.

- Oui, sans doute, mais il faudrait que je lui achète cet équipement et cela représente une forte somme.

- Nous verrons bien, lorsque nous irons lui rendre visite, puisque tu as pris rendez-vous pour moi. En attendant, je vais tenter de prendre un cliché de mon nouveau barillet avec ces plaques sensibles de Wayne. Et puis je les développerai avec Hélène.

- Soit, mais je voudrais aborder un autre sujet avec toi. C'est lié à la famille Cohen.

-Y aurait-il des soucis ?

- Oui et non. Le fiancé de l'aînée vient de se décider à s'installer dans le Nord, à Chicago. C'est proche du Canada et on y demande des spécialistes de la chimie des teintures. Il pense que la guerre va dévaster les États du sud et que les factions extrémistes nostalgiques vont s'en prendre aux juifs comme ils s'en prendront aux nègres et peut-être aux hispaniques. Chicago lui semble une ville pleine de possibilités et il demande que sa fiancée vienne le rejoindre.

- Et qu'en pense-t-elle, elle ?

- Elle n'est pas très chaude pour aller vivre dans le froid.

- Et son mariage ? Elle l'oublie ?

- Je ne suis pas persuadé qu'elle y tienne tellement.

- Soit, mais nous ne sommes pas directement concernés, ce me semble.

- Toi non, mais... ».

Je plisse les yeux et lève le sourcil gauche. « Me cacherais-tu quelque chose ? Je te croyais engagé dans une approche...

- Ne m'en parle pas. Je pensais avoir trouvé dans l'entourage des Miller une compagne avec qui poursuivre ma vie. Une cousine de la fiancée d'André. Mais figure-toi que je me suis totalement fourvoyé. Charmante et me prenant souvent pour confident, elle ne voyait en fait en moi qu'une sorte de grand frère. Alors que moi, je croyais qu'elle avait pour moi un autre sentiment...

Un soir, je revenais d'une partie de chasse avec André et son futur beau-frère le cordonnier bourrelrier, elle m'accueille avec une tristesse mal cachée au fond des yeux. Le temps de déposer le gibier dont j'ai laissé aux autres le soin de l'évaluer et de le vider, j'emmène ma chérie à l'écart. Et là, tiens-toi bien, elle m'assure que son cœur est bien à quelqu'un, mais pas à moi. Elle ne m'avait effectivement jamais clairement dit qu'elle nourrissait pour moi autre chose que de l'amitié. C'est moi qui m'étais fourvoyé et qui avait laissé trop vite mon imagination s'envoler. Ce soir-là, elle m'a avoué en aimer un autre ! Je n'ai pas pu dissimuler ma surprise qu'elle a pris au départ pour de l'horreur. Et elle s'est donc éloignée de moi en cachant son visage dans ses mains pour pleurer à chaudes larmes. »

Tertullien se tait et je dois le questionner pour qu'il poursuive.

- Ce que j'ai fait ? Mais ce que tu aurais sans doute fait aussi. Tu sais bien que j'ai déjà été marié, que j'ai vécu et que je suis sur cette terre hélas depuis trop longtemps pour être resté intransigeant et insensible au malheur des autres. Je me suis rapproché d'elle, j'ai passé ma main autour de ses épaules et je lui ai demandé à l'oreille : "Pourquoi te mettre à pleurer ainsi, si vous vous aimez tous les deux ?" Alors elle m'a murmuré : "Je n'osais pas te le dire mais j'ai eu peur que tu tombes en amour pour moi et donc j'ai fini par décider de te l'avouer. J'avais peur de te faire de la peine.

- Donc, c'est que tu m'aimes un peu ?

- Mais je t'aime de tout mon cœur, mais pas comme on aime un mari. Tu es mon ami, mon frère, celui qui pardonne et qui aide, celui à qui je puis tout avouer. Seulement, ce n'est pas toi que je veux épouser. Mais mes parents ne voudront pas de lui parce qu'il n'est ni de ma tribu ni même de mon peuple. C'est un Apache qui est devenu américain et a une vie sédentaire. »

Je regarde Tertullien, inquiet de sa peine. Il s'est à nouveau tu et je dois le pousser à continuer.

« Alors, je l'ai tendrement embrassée comme elle accepte que je l'embrasse, je lui ai caressé les cheveux et je lui ai dit : "Ma sœur chérie, je crois que vous allez connaître des moments difficiles, ton mari et toi. Mais sache que tu resteras mon amie que je reste ton ami, mais aussi celui de celui que tu as choisi. Sache aussi que quelles que soient les pressions que l'on tentera d'exercer sur moi, je resterai toujours à votre disposition pour vous aider et vous soutenir si vous en avez besoin. Et tout d'abord, je suis prêt à vous accueillir chez moi lorsque j'aurai un chez moi."

- Et alors ?

- Alors elle m'a enlacé fortement et m'a demandé d'une voix presque inaudible si je voulais bien rencontrer son promis. J'ai bien sûr accepté sans montrer de réticence et en me prenant par la main, elle m'a conduit à une tente où ils vivent un peu à l'écart du village fixe. Son compagnon est vraiment un gars bien et nous sommes devenus amis.

- De quoi vivent-ils ?

- Mon « ex » qui n'a jamais été mienne continue ses travaux de tissage et en vit modestement. Son fiancé été chassé de son village quand il a opté pour la vie avec les blancs et vit de cueillette, à l'indienne. Mais sans l'appui d'autres chasseurs comme c'est le cas dans les tribus ou les villages. Pour le moment, cela leur va mais je suis terrorisé à la perspective de ce que va devenir leur vie si la guerre et ses cohortes de pillards leur tombent dessus !

Comme il me faut un logement à moi, je m'en suis ouvert à M. Toppenot. Il a mis à la disposition de la famille Cohen une ancienne maison de contremaître qui ne servait plus. Elle est remise en état et ils s'y sont installés. Il m'a permis de construire à mes frais une maison sur la

plantation. Mais comme il me l'a précisé, qui construit chez autrui construit pour autrui. Donc si je construis, le terrain restera à lui et si je pars, la maison lui restera acquise. L'arrangement me va, mais je voudrais un emplacement qui me permette de ne pas être surveillé en permanence. Ne fût-ce que pour pouvoir recevoir des « intouchables ».

- Des... intouchables ?

- C'est avec les « Zindiens » de Guadeloupe que j'ai appris ce mot. En Inde, chez les Anglais, la société indigène vit avec un système de classes sociales rigides parmi lesquelles existe celle des « intouchables ». Ces gens sont voués aux tâches les plus ingrates et avilissantes et on n'a pas le droit de les toucher, et ils n'ont pas le droit de sortir de leurs quartiers ni d'adresser la parole aux castes plus élevées.

- Quelle horreur ! » Je me dis que les hommes de bonne volonté ne sont pas près de manquer d'ouvrage, sur cette bonne vieille terre. « Et qui sont les "intouchables" de la société américaine ?

- Les marrons, les juifs, les nègres, les réprouvés, les fous, les pauvres, les malades de maladies dites « honteuses », bref tous ceux que la société a décidé de rejeter.

- Je remarque que tu ne classes pas les repris de justice dans tes « intouchables ».

- Pas tant qu'ils n'auront pas fini leur peine.

- Et les erreurs des juges, tu y penses ? »

Tertullien me regarde avec attention en fronçant les sourcils. « Là, il faut examiner le cas en détail.

- Suppose, par exemple, qu'un homme soit condamné alors qu'il est innocent, qu'il s'échappe et qu'il te demande asile. Que fais-tu ?

- Je l'accueille.

- Et comment sais-tu qu'il est innocent puisqu'il a été condamné ? Si tu vas sur ce terrain, il te faut accueillir tous les fugitifs pour le cas où ils seraient innocents.

- Je te parle d'intouchables et tu me parles des criminels. Tu veux bien aller soigner les blessés ennemis, toi.

- Calme-toi. Je te chine. Ton idée est très généreuse mais je crains que l'avenir soit un peu trop sombre pour te permettre de toujours pouvoir agir selon ton vœu. Comment comptes-tu construire ta maison ?

- Tu as entendu parler de la Compagnie Sears ?

- Évidemment. Il s'agit d'une compagnie qui a des magasins généraux dans une bonne partie du pays et qui vend de tout.

- Même des maisons à monter. Il y a tout, jusqu'aux appliques à gaz, si on veut. J'ai étudié leur catalogue, ils y proposent une maison qui m'irait bien et que l'on pourrait bâtir en un mois. Ils peuvent la livrer depuis leur entrepôt de Charleston où ils en ont une en stock.

- Et contre combien de centaines de dollars ?

- Ils en demandent trois cents dollars fédéraux.

- Il faut prendre contact avec le directeur local de la compagnie pour savoir s'il accepterait des napoléons en or... »



Tertullien me saute au cou. Et renverse le barillet gravé que j'ai posé sur la table. Il roule au sol avec un bruit de tonnerre. Peu après, un léger coup sur l'huis murmure une demande d'autorisation d'entrer. Accordée.

- Naturellement, vous faites ce que vous voulez avec ce barillet que je vois par terre, mais faites-le sans troubler le calme qui règne dans cette maison pour encore quelques temps.

- Tiens ! s'exclame Tertullien, voici venir la belle Hélène.

- Monsieur le géomètre, il faudrait ne pas me prendre pour une poire !

- Ma chère Hélène, vous avez de la gentillesse mais pas la chantilly. »

Je reprends la parole. « Tertullien me parlait de ses projets immobiliers.

- Ah oui ? Et vous parlait-il aussi, mon cher fiancé de son intention de faire de sa demeure une sorte de version moderne et charlestonienne de la « Cour des Miracles » ? Pour y recevoir, entre autres les amours clandestines de son ancienne promise et de son complice indien ?

- Il m'a effectivement entretenu de cette triste affaire sentimentale qui m'a ému plus que ce je ne l'aurais pensé. »

Tertullien ne dit rien. Comme souvent dans des entretiens animés, il écoute, son regard passant d'un visage à l'autre.

- Elle t'a ému ? Tu ne t'es pas indigné à entendre cette inconduite ?

- Quelle inconduite ? Je n'y vois que la tristesse d'un amour contrarié par les conventions sociales ou raciales.

- Mais enfin, le concubinage est un péché assimilable à la fornication !

- Qui en a décidé ainsi ?

- Mais la loi, l'Église, les hommes ! Les fornicateurs vivent dans le péché.

- Réponds à cette question : Entre l'homme qui prend sa femme légitime par la force et deux adultes qui ont d'un commun accord des relations charnelles hors mariage, qui est le plus coupable ?

- Arrête de tout mélanger. Moi je m'insurge contre le péché de chair.

- Le péché, c'est ce qui fait du tort à autrui ou à soi-même. Je ne m'insurge pas du moment que ces affaires se traitent entre adultes qui partagent le même penchant. Donc je ne me sens pas concerné par ces choses. Et si parmi les réprouvés du monde auxquels Tertullien veut tendre une main secourable il est des concubins, que m'importe du moment que les messieurs-dames ne veulent pas m'inviter dans leurs sarabandes.

- Et pourquoi pas, si tu admettes ces pratiques ?

- D'abord, je n'ai jamais dit que je les admette en ce qui me concerne. Mais je comprends Tertullien parce que pour moi, à part l'amitié, les relations entre hommes et femmes doivent viser à avoir des enfants et les élever. Il y a donc l'amitié qui, entre homme et femme peut évoluer vers le désir d'avoir des enfants pour devenir enfin l'amour, et le simple désir qui est une pulsion charnelle, donc somme toute une réaction animale voire bestiale. L'acte sans amour me paraît bestial. C'est pourquoi, je ne suis pas accoutumé à me rendre au bordel.

- Ah non ? Et l'autre jour, à Petersburg, n'es-tu pas entré dans ce bordel de la « Madame Charlotte » d'où tu es ressorti tout propre pour aller dormir au dépôt de la gare ? Ne me dis pas que si ces femelles lubriques t'ont lavé et bichonné c'était pour enfiler des perles. »

J'éclate de rire. Cela me détend après une conversation qui m'a relativement exaspéré. Je comprends mieux la mauvaise humeur de ma fiancée. Devant mon hilarité qu'elle a du mal à comprendre, je réponds entre deux hoquets : « Mais va donc demander à la Bonne Lucie ce que j'ai fait dans ce bordel, elle est parfaitement au courant.

- Lucie ? Mais comment saurait-elle ?

- Parce qu'elle connaît la tenancière du foyer des cheminots de la gare de Petersburg. Je te signale que c'est ton père qui lui a fait avoir son emploi actuel à la gare où elle fait un excellent travail. Et je suis certain que ta « doudou » sait déjà à quoi s'en tenir sur ma prétendue inconduite. Que veux-tu, c'était le seul endroit de cette ville où en arrivant par le train la nuit j'ai pu trouver une baignoire propre. J'ai payé la location de la salle de bain mais je n'ai sollicité aucun autre service.

Même le nettoyage de mes vêtements, je l'ai fait faire chez le chinois local qui tient une laverie ouverte nuit et jour. »

Ma douce future moitié ouvre une trêve et appelle Lucie. Qui, comme par hasard doit être tout près puisque j'entends sa voix qui répond aussitôt « Ma fi', aaaètez couiyer con ça, ou ka aille lèvé toutt pays-la. » [*Ma fille arrête de crier ainsi, tu vas ameuter tout le pays*]. Elle poursuit : « Si je dois servir d'avocat à toutes vos scènes de ménage à venir, autant me mettre auprès de vous comme un "Jésus en bocal" ». Elle veut dire comme un crucifix abrité dans une grosse ampoule de verre comme on fait pour mettre le symbole à l'abri des mouches et de la poussière.

- Ma chère Lucie, Hélène que voici voudrait savoir comment j'ai passé ma soirée à Petersburg l'autre soir. »

La brave femme fait un bruit d'aspiration de salive entre ses dents, ce que l'on appelle un « *kiip* » en Guadeloupe.

- Et c'est pour ça que vous me faites venir. Vous ne pouvez pas lui dire vous-même, Mussieur Pièou-Hubê ! Il est allé au bordel, il est ressorti tout propre, ensuite il est allé se coucher, ensuite il a reçu une belle femme dans sa chambre au petit matin et elle lui a rapporté ses vêtements et de l'eau pour qu'il se lave.

- Et vous croyez que cela va me rassurer, tous les deux ?

- Tit mamzelle, ou ka vin et moin vitement. » [*Ma petite demoiselle tu vas de dépêcher de me suivre*] La Doudou a pris un ton impérieux et sa « tit mamzelle » par la main. Elle l'entraîne hors de ma chambre, nous laissant en tête à tête Tertullien et moi.

- Eh ben mon vieux, il va falloir se la faire celle-là si elle commence comme ça avant le mariage.

- Elle se calmera. Mais pourquoi ce besoin impérieux d'un domicile indépendant qui va te coûter fort cher ?

- Simplement parce que je vais me marier. Avec Miarka. La servante des Cohen.

- Elle accepte de les quitter ?

- Nous resterons voisins, mais Shlomo m'a bien précisé qu'il lui doit tout en raison de ses excellents services et du sacrifice que tu sais. Elle a longuement parlé avec Hélène pendant des jours. Les Cohen ont moins besoin d'elle, maintenant. Elle les aide toutefois à passer les moments difficiles par sa sagesse et sa bonté. C'est une femme qui a beaucoup souffert et qui aimerait pouvoir aimer et être aimée. Et moi aussi, j'ai beaucoup souffert. En plus elle est de mon âge alors que ma jeune indienne était beaucoup trop jeune pour moi, en fait.

Les Cohen ont le souci de leur fille aînée et son imbécile de fiancé. La pauvre est complètement désorientée. Hélène a bien tenté de l'aider, mais les différences culturelles sont trop fortes. Il faudrait peut-être que tu trouves un biais pour aborder le sujet avec elle.

- Oui, mais j'ai une dernière épreuve à subir pour pouvoir renaître à une deuxième partie de ma vie.

- Quoi donc ?

- La prison. »

Une fois que j'ai expliqué à Tertullien que le moment est arrivé pour moi de me sortir du filet de cette opération d'agent double en faisant en sorte que Pinkerton me considère comme grillé pour ses affaires, mon ami accepte de prendre en compte ma malle précieuse. J'ai un rendez-vous que je ne peux remettre avec la justice de Caroline du Sud.

\*

\* \*

Tout se passe en souplesse. Je me rends à une convocation du commandement militaire officiellement pour étudier un dossier topographique, vu qu'il s'agit de mettre à profit les compétences du service civil qui me verse un traitement. Je m'y rends sans arme mais avec de quoi passer la nuit.

Le scénario se déroule de façon à faire comprendre à certains que l'on m'arrête et deux policiers militaires m'emmènent dans une voiture fermée hors du quartier de l'état-major. Nous

roulons jusqu'à un hangar dont les portes se referment sur nous. Changement de voiture et nous sortons par une autre issue, mais cette fois-ci je suis caché au fond de la caisse avec un morceau de bâche sur moi. Lorsque j'émerge au jour, je suis dans une sorte de forteresse aux hauts murs et je commence à m'inquiéter. On me conduit vers une porte d'entrée du corps central doublée à l'extérieur par un portail monumental qui est en fait une énorme grille à double battant. Un gardien en arme déverrouille avec une énorme clé une serrure qui fait elle aussi dans le gigantisme. Un demi-battant pivote sur ses gonds huilés. On me pousse fermement dans une sorte de tunnel aux pierres suintantes d'humidité. Une deuxième grille et me voici dans une sorte de couloir à étage avec un plafond ajouré en son centre. On me fait prendre un escalier qui monte à cette sorte de mezzanine.



*On me fait prendre un escalier qui monte à cette sorte de mezzanine.*

Enfin, on ouvre une porte en bois doublé de panneaux de fer, percée d'un judas à hauteur d'homme. C'est une cellule aménagée avec un lit de camp militaire, une table pliante de campagne et un tabouret pliant. Mais cette cellule n'est pas vide. L'Amiral « Smith » est là avec l'aide de camp du Général de Beauregard.

L'amiral prend la parole. « Je vous prie de m'excuser de toute cette mise en scène, mais nous nous méfions des mouches de Pinkerton. On peut raisonnablement penser que si des néfastes sont présents au Q.G. Pinkerton est déjà au courant de ce qu'il vous arrive quelque chose. De toute façon, nous allons laisser courir l'incertitude pendant deux jours et nous lancerons des « informations » à la presse. Nous avons déjà lancé une vague d'arrestations sur la foi de la liste que vous nous avez remise il y a quelque temps. Grâce à elle nous avons identifié un certain nombre de ce que vous appelez des « taupes ». Nous continuons la traque pour en identifier d'autres. Mais surtout, nous allons surveiller vos proches pour savoir qui tente de prendre de vos nouvelles. Ensuite nous remonterons les fils pour reconstituer le réseau qui est autour de vous. Votre « charpentier » de train nous a involontairement mis sur la piste de plusieurs complices. Ce qui fait que nous allons pendant ces deux jours faire une moisson de salopards et ensuite nous allons lancer la presse. Votre nom sera jeté en pâture et au bout de deux jours vous serez lavé de toute inculpation. Le juge militaire est au courant et sait ce qu'il doit faire. Il n'y a plus qu'à prendre patience. Je vous demande pardon pour la rusticité du mobilier, mais nous n'aurions pu faire entrer



des meubles confortables ici sans attirer l'attention. Cette prison est vide, pour le moment. Vous y êtes seul détenu. Avez-vous des questions ?

- Oui. Qui, dans mon entourage, est averti de cette opération ?

- Si vous n'en avez pas parlé, personne.

- Donc, personne ne sait où je suis ?

- Vous et nous, c'est tout. Mais cela ne va durer que deux jours.

- Je crains fort que l'ambassade de France à Washington ne s'émeuve avant deux jours.

- Ce serait ennuyeux. Comment faire ?

- Faire porter une lettre signée de moi à Aldebert Toppenot. Il ne faut pas qu'il s'inquiète.

- Pour quoi faire ? Quels rapports a-t-il avec l'ambassade de France ?

- Il n'en a pas, à ma connaissance. Mais il en a avec le Consul de France à Savannah. Il a des contacts réguliers avec lui lorsqu'il part en voyage d'affaires aux colonies françaises de la Caraïbe. Si je lui écris que je suis retenu hors de Charleston pour affaires, il ne s'inquiètera pas.

- Soit, mais vous me montrez la lettre avant de la fermer.

- De toute façon, je n'ai ni cire ni sceau. Il vous appartiendra donc de la fermer, Amiral. »

Dans la lettre à Aldebert, je rajoute un post-scriptum : « Dites à votre géomètre que l'ours local ne vaut pas celui de France. Je digère encore celui que j'ai goûté à Petersburg »

- Que signifie ceci ? » s'inquiète « Smith » qui lit apparemment correctement le français.

- Simplement une question de gastronomie. En France il n'est pas d'usage de manger de l'ours. Mais ce qu'on appelle de l'ours, c'est le bœuf ou le porc en toupine que l'on sert aux soldats en campagne.

- Et pourquoi mettez-vous ceci dans cette lettre ?

- Simplement parce que cela met une note anecdotique dans ce courrier. Comme nous avions évoqué la viande en conserve que l'on peut trouver dans le Maryland pour l'avitaillement des bateaux, nous avons fait des commentaires sur les qualités culinaires comparées des types de viande en France et ici. Et comme j'ai pu goûter de cette viande au dépôt de Petersburg, j'en parle à mon ami. La lettre me semble ainsi plus... rassurante. »

« Smith » hoche la tête et accepte de prendre le pli. Je ne regrette pas d'avoir mis ce post-scriptum. Je ne donne pas une heure à Tertullien pour qu'il comprenne que je suis retenu dans une prison militaire. Car « l'ours » n'a jamais été le surnom de la viande en conserve mais bien celui des locaux d'arrêts disciplinaires à Saint-Cyr, dont nous avons parlé du temps où il tâtait de la prison en Guadeloupe. Et comme les gardiens m'ont enfermé à clef, je ne considère plus comme un hôte mais bien comme un prisonnier du 2<sup>e</sup> Bureau confédéré.

Lorsque l'heure du repas du soir arrive, le gardien est surpris de voir que la porte est fermée. Je l'entends poser son plateau sur ce qui doit être une desserte. Aussitôt après, la serrure fait entendre le bruit caractéristique de fouaillage propre aux serrures de prisons que l'on ouvre en enfonçant la clé en deux temps séparés d'un quart de tour et que l'on retire de la même façon. La porte blindée s'ouvre sans bruit.

- Monsieur, je suis désolé, on aura refermé la porte par habitude. Mais rassurez-vous, vous êtes libre de vos mouvements dans la division. Le but est de vous protéger des observations extérieures et non de vous garder prisonnier. Je vous laisserai la porte ouverte.

- Je préfère. » Mon sourire le rassure. « Mais dites-moi, cet établissement est bien une prison, mais il est vide.

- C'était une prison avant la déclaration de sécession. Elle est passée sous le contrôle de la Confédération mais on ne connaît pas encore son statut. C'était un pénitencier fédéral, et il n'y avait presque personne dedans. Alors nous avons transféré les détenus restants vers une prison de l'État de Caroline du Sud, et nous avons remis à l'Union ceux qui venaient des États hors Confédération. Mais le personnel de surveillance est resté le même. Seuls les agents fédéraux de l'administration pénitentiaire originaires d'États unionistes ont été renvoyés dans le nord. Moi, je suis d'ici, alors j'ai demandé à conserver mon poste puisqu'il fallait assurer la surveillance des bâtiments.

- Je vois. Mais pour se laver, comment fait-on ?

- Nous n'allons pas vous infliger les installations destinées aux détenus. Vous viendrez dans la salle de bains du mess du personnel. Il y a une baignoire et une chaudière qui fournit de l'eau chaude à la demande. Les yankees aimaient le luxe. »

Du coup je me sens mieux. Je ne demande pas pourquoi, alors, je ne prends pas mes repas au mess. L'explication viendra sans doute en son temps. Le dîner est fort correct, accompagné, j'y suis sensible, par un pichet de vin rouge qui rappelle du vin espagnol tant il est lourd et fruité. Comme on m'a aussi donné une carafe d'eau fraîche, j'en allonge mon vin. J'épluche les journaux que m'a laissés l'aide de camp qui accompagnait « Smith ». Rien de bien passionnant. La propagande habituelle. On en est encore à se féliciter du résultat de la première bataille rangée de la guerre.

Lorsque le gardien revient, il me voit plongé dans la presse.

- Cela me semble étrange de voir des journaux dans une cellule. Que pensez-vous des nouvelles ?

- Que penser des récits faits par des gens qui n'étaient pas sur place ?

- Moi, fait cet homme simple, je ne crois pas que les yankees vont nous laisser tranquilles. La guerre sera longue... Et on n'est pas sûrs de la gagner.

- Il faut garder espoir. Rien n'est perdu tant qu'on n'a pas tout tenté.

- Dieu vous entende. Il faut que je vous dise quelque chose. Pour aller vous promener, je viendrai chaque jour vous dire que vous pouvez sortir. Vous ne pourrez aller librement dans les couloirs de la division que lorsque certains gardiens ne seront pas de service à la prison. Ils savent que vous êtes ici, mais ils vous croient détenu. Ce sont les ordres que je viens de recevoir de la part du tribunal militaire. Je ne sais pas ce qu'ils mijotent.

- Rassurez-vous, je jouerai le jeu. »

Le lendemain, bien des choses s'expliquent. Les journaux locaux en font la une et les manchettes : « Vague d'arrestation d'espions des yankees, un contractuel étranger de l'administration des travaux d'État impliqué et mis au secret ! »

On ne cite pas encore mon nom et « l'enquête se poursuit ». Les textes des articles reprennent les mêmes informations à peine mises à la sauce du rédacteur. Apparemment, les arrestations touchent beaucoup plus de monde que la simple liste des boîtes aux lettres et contacts que j'ai transmise. Les enquêteurs semblent bien avoir ratissé efficacement le marigot aux crocodiles. Une petite phrase termine pratiquement tous les articles : « Le service de contre-espionnage et les enquêteurs de police étudient les cas de certaines des personnes arrêtées pour ne présenter devant le grand jury que celles dont l'implication soit est sûre soit reste possible. Pour éviter d'encombrer le tribunal, il importe de relâcher tous les prévenus dont l'innocence est certaine. »

Il me tarde de savoir si je suis innocent ou si je suis un cas douteux. « Smith » vient me voir environ une heure après que son secrétaire m'a porté la presse. Il veut discuter de ma comparution ou non devant le procureur.

- C'est selon ce que vous attendez de moi. Et même s'il faut aller devant le grand jury...

- De cela il n'est pas question. Vous seriez mis en face de citoyens ordinaires qui risqueraient bien de vous envoyer au procès, même si vous plaidez coupable. En revanche, si vous vous présentez devant le procureur militaire, vous pourrez lui exposer ce que nous vous avons demandé, ce que vous avez fait et ce que vous nous avez apporté comme informations. Il pourrait ainsi rédiger son ordonnance de non-lieu en toute connaissance de cause. Mais pour cela, il faut que la presse puisse constater que vous arrivez entre deux policiers au bureau du Procureur Militaire.

- Cela ne me gêne pas.

- De toute façon, les journalistes ne seront pas admis dans l'enceinte militaire. Et encore moins dans le bureau du Procureur. Lui, une fois qu'il vous aura entendu, rendra son ordonnance et fera lire un communiqué à la presse.

- Faisons comme cela, Amiral. »

L'entretien avec le procureur se passe dans les meilleures conditions. Ayant refusé un de ses cigares au motif que je ne fume ni ne chique, je ne puis qu'accepter un verre de son excellent

bourbon. Nous parlons à bâtons rompus de l'intoxication des Pinkerton par le 2<sup>e</sup> Bureau confédéré et de ma modeste participation. Ensuite nous nous mettons à préparer la communication aux journalistes.

- Maintenant, il faut que je rédige une ordonnance de non-lieu. Je pense que j'accorderai un entretien aux journalistes pour répondre à leurs questions. Mais cela reste de ma propre responsabilité. Vous pourrez lire les résultats dans la presse. Je ne vais pas vous raccompagner sur le perron du tribunal comme si vous étiez innocent, puisque j'expliquerai que votre innocence ne peut être davantage prouvée que votre culpabilité mais qu'elle me paraît réelle. De toute façon, le doute doit bénéficier à l'accusé ce qui me conduit à rendre cette ordonnance de non-lieu. En ce qui concerne mon sentiment personnel, je suis heureux que la loi m'impose de vous relâcher parce que je vous crois honnête.

- Je vous remercie, Monsieur le Procureur, mais si l'un des journalistes vous parle de preuve par *prima facie* ?

- De cela je me charge. J'expliquerai que c'est justement le moyen juridique qui m'a conduit à vous élargir. »

Lorsque je ressors libre, je suis heureux de trouver la voiture fermée de l'état-major pour franchir la foule des journalistes. Ils ne semblent d'ailleurs pas vraiment s'intéresser à moi mais plutôt au porte-parole du Tribunal. Je préfère cela.

De retour à la plantation, je retrouve les principaux journaux. La police a libéré dix-sept personnes mises en garde à vue. Ce qui a laissé une bonne trentaine de prévenus dans les geôles de la Caroline du Sud dont six à Charleston. Le communiqué du Tribunal est élogieux pour le contre-espionnage militaire. Toujours sans citer mon nom, il note toutefois qu'il a été hasardeux de tenter de se servir des sentiments d'amitié d'un étranger envers la Confédération pour lui faire jouer un rôle que son métier de géomètre ne l'avait pas préparé à tenir. En raison de cette erreur de choix, ledit étranger s'est vu infliger une détention provisoire que les éléments d'enquête préliminaire n'ont pas pu justifier. Il a donc fallu relâcher cet étranger avec les excuses du bureau du procureur.

Pendant plusieurs semaines je n'entends plus parler de rien de la part des Pinkerton. Cela me laisse perplexe et je me demande si je pourrai à nouveau me rendre à Washington. Là-haut, le passeport diplomatique français peut résoudre certaines choses, mais le sauf-conduit de Pinkerton était des plus précieux. Si je n'ai plus le soutien du chef espion yankee, je risque en plus de me trouver en butte à son irritation.

Je reprends mon travail de géomètre pour le compte de l'État de Caroline du Sud tandis que Tertullien poursuit sa tâche pour le compte de la plantation et parfois pour la Mairie de Charleston. Les préparatifs privés du mariage sont achevés, mais la cérémonie elle-même est encore en attente. Nous sommes dans une période bizarre. Alors que les yankees se préparent à reprendre l'offensive en tirant les leçons de leur échec, j'ai l'impression que les confédérés se reposent sur leurs lauriers. En fait, le nombre d'officiers supérieurs et généraux de valeur qui servent dans les forces confédérées est plus important qu'au nord. Mais il semble que les autorités civiles de Richmond, puisque le gouvernement y est maintenant installé, ne se rendent pas compte de ce que la machine à broyer industrielle du nord s'est mise en marche, avec méthode et inflexibilité. De même que les généraux vainqueurs à Manassas Junction se sont abstenus de pousser leur avantage jusqu'à Washington, de même les autorités politiques civiles semblent se satisfaire de l'attentisme. Cela ne va pas sans m'inquiéter.

Au milieu du mois d'août je reçois un « bleu » porté par un télégraphiste qui me demande de rencontrer un messenger dans un salon de thé de Charleston. Je blêmis un peu et un frisson me parcourt le dos. J'alerte Tertullien aussitôt qu'il revient d'un chantier sur une parcelle en écart laquelle appartient aussi à la plantation.

- Il te faut informer les militaires, je suppose.

- Non. Si on me surveille, il faut que les taupes de Pinkerton pensent que j'agis à l'insu des militaires. Pas question de me montrer chez eux, donc. Comme le message impose un rendez-vous demain à cinq heures de l'après-midi, je n'ai même pas d'adresse pour envoyer une réponse. Je ne

te cache pas que cette marque d'autorité a tendance à m'agacer. Est-ce que tu as quelque chose à faire en ville demain matin ?

- Il faudrait que je passe à la mairie pour un travail de levé topographique d'un terrain vague qu'ils veulent transformer en parc ou en place de marché. Cela dépendra du conseil municipal. Il leur faut au préalable une détermination précise de la superficie du terrain et de son relief.

- Donc, si je te donne une enveloppe tu peux la remettre au destinataire.

- Oui, s'il est à la mairie. Ou plutôt non. J'enverrai Sié porter cette enveloppe au commandement militaire local. Mais il faut que tu attires sur toi l'attention d'éventuels mouchards.

- Pour cela, pas de difficulté. Je partirai avec toi en voiture, tu me déposeras chez Pierre et j'en profiterai pour aller faire développer des plaques chez Wayne. Si on nous suit, les mouches seront prises à la glu devant l'immeuble de la pharmacie. Ensuite, j'irai à mon rendez-vous. »

Je prends sur moi de mettre Aldebert au courant de mon déplacement du lendemain. Il m'écoute avec attention et me propose, puisqu'il doit rencontrer Beauregard ce soir au Cercle, de lui annoncer un courrier de ma part. J'accepte avec reconnaissance.

À la fin du déjeuner du matin, après les derniers pancakes, Aldebert me demande de passer le voir dans son bureau. « Beauregard vous remercie de votre loyauté. Il va faire en sorte que des agents secrets identifient cet espion de Pinkerton. Mais ils ne procéderont pas à son arrestation. En revanche, Beauregard vous demande de contacter le contre-espionnage militaire. Mais pour éviter de vous voir au Q.G., un des officiers de « Smith » vous fixera un rendez-vous avec un agent auquel vous remettrez un rapport de votre entrevue. Le 2<sup>ème</sup> Bureau attend votre enveloppe, mais sera sans aucun doute plus intéressé par votre rapport sur votre entrevue avec le contact de Pinkerton. »

\*  
\*   \*

Allons, si tout ce passe bien, mon contact avec l'agent de Pinkerton me permettra de consolider l'opération d'intoxication que les services de l'Amiral « Smith » ont couplée à leur vague d'arrestations pour inciter Pinkerton à se passer de mes services. Du coup, c'est avec un empressement que je dissimule sans peine que je me rends à mon rendez-vous avec l'espion de l'Union. Seulement, le fait que la situation se trouble encore nous oblige à reporter la cérémonie de notre mariage. De toute façon, il est pratiquement impossible en ce moment de préparer une fête champêtre traditionnelle et d'un commun accord nous décidons de revoir nos projets pour organiser quelque chose de plus simple à une date ultérieure. Voire, si nécessaire, nous marier devant le juge quitte à faire la cérémonie religieuse et la réception plus tard. Mais, et Aldebert Toppenot a raison, on ne sait pas ce qui peut se passer et il vaut mieux que notre mariage soit dûment enregistré auprès du Juge tant que la guerre ne nous empêche pas de le faire.